

Philomène Kélixte

Biographie

Au début des années 70, Kélixte a quinze ans et pratique déjà le dessin, la peinture, la sculpture. Guidé par son père, photographe amateur, il débute la photo, développe ses films, et fait ses tirages. Il désire s'orienter vers les beaux-arts mais devant ses bons résultats dans les matières scientifiques, ses professeurs et ses parents le poussent à suivre cette filière. A la fin de ses études, après un voyage d'un an en auto-stop sur plusieurs continents, c'est dans l'électronique qu'il débute sa carrière. De nombreuses missions intérim le font voyager et visiter des cultures d'entreprises différentes. Entre les missions, il a le temps de se consacrer à la photo dans une démarche personnelle sans chercher à en faire une source de revenus et en ne montrant que très rarement sa production. À la fin des années 70, il est proche des milieux d'extrême gauche, s'investit dans le combat des radios libres, et côtoie des mouvements féministes très agressifs qui le marqueront profondément. Il fait beaucoup d'autoportraits nus, loufoques, décalés, incongrus, torturés, et travaille de manière plus ou moins consciente sur ce qui n'a alors pas vraiment de nom mais deviendra l'identité de genre. En 1984, il s'engage dans des études de psychologie, et peut donner plus de corps à cette recherche. Le contexte de l'époque est déjà réticent face au féminisme mais dans l'ignorance totale de ce qui deviendra les gender studies. « Comme sujet de mon mémoire de psychologie sociale, j'avais proposé le masculisme, en symétrie du féminisme, une redéfinition de la place de l'homme et de sa représentation. Je ne me suis rendu compte que plus tard que mon professeur, qui a refusé le sujet, n'avait même pas compris le concept, persuadé qu'il ne pouvait s'agir que d'un féminisme de la part des hommes. » Le dialogue avec les féministes est bloqué, les milieux d'extrême gauche focalisés sur d'autres sujets, Kélixte se sent isolé. Une dizaine d'années plus tard, il montrera ses photos à plusieurs magazines, mais le nu masculin fera encore peur (Psyché). 1988, sa carrière d'électronicien l'amène en Guyane pour travailler au centre spatial. 1991, après l'acquisition d'une chambre Sinar 4'x5' et une formation à la prise de vue et à l'éclairage studio dans cette entreprise, il fait de la prise de vues son métier et reprend ses recherches personnelles. Il recherche la simplicité, l'intimité, s'attache à redécouvrir ce qui est en permanence disponible. À ce propos, il cite Flaubert : « Pour qu'une chose soit intéressante, il suffit de la regarder longtemps » en précisant : « Regarder d'un œil neuf ce qu'on a trop l'habitude de voir comme une évidence ».

Kélixte, comme la grande majorité des photographes va alors être entraîné dans l'énorme bouleversement apporté par le numérique. Les scanners films et le développement de l'informatique vont d'abord permettre de dématérialiser le traitement d'image en offrant de nouvelles perspectives, une incomparable facilité de retour en arrière et des possibilités d'essais multiples. Ancien programmeur, Kélixte s'engouffre dans cette voie, brouillant les pistes par des superpositions ou cherchant au contraire à épurer l'image par des traitements radicaux. Une recherche très

graphique dans diverses directions qui aboutira entre autres à « Paroles d'arbres » et « Berger de hasards ». En 2003, il fait ses premiers essais avec un compact numérique. Pour ses recherches personnelles, il restera fidèle à ce type d'appareil qui offre à ses yeux plus de liberté et incite à l'exploration. Il constate que sa production est très différente suivant qu'il a entre les mains un reflex ou un compact. Ce dernier permet plus de spontanéité, d'essais et d'aléas avec les résultats variables et instructifs qui en découlent.

« Pour moi une photo n'est jamais une fin. Si elle est intéressante, c'est quelle ouvre une piste. Que ce soit dans mon travail ou celui des autres, je ne regarde pas tant le résultat que le point que l'image désigne sur l'horizon et qui me donne une irrésistible envie d'y aller voir. Quand j'éprouve cette jubilation d'entrevoir un nouveau territoire à explorer, peu importe qu'il soit réellement intéressant, je me sens plus aspiré qu'inspiré. Je ne m'intéresse guère qu'aux perspectives. C'est à la fois un formidable moteur et une sorte de malédiction, une fuite en avant perpétuelle. Devant les centaines de milliers de clichés qui se sont accumulés, j'essaie de m'assagir, de réfléchir. C'est surtout dans ce domaine que je dois évoluer. » Kélixte nous livre aussi ce qui a formé son regard : « Au collège, je passais toutes mes récréations en salle de lecture à consulter les quelques ouvrages d'art. J'étais spécialement motivé par le fait d'admirer des nus qui étaient totalement proscrits à la maison. J'étais tombé amoureux de la porteuse d'eau de Joseph Bernard, je l'ai décalquée, dessinée... J'allais la voir tous les jours, elle côtoyait Botticelli, Ingres, Rouault, Matisse, Chagall, Mayoll... Mon éveil à la sexualité a été intimement lié à l'art et les deux restent indissociables. » Il raconte qu'il rachetait chez les bouquinistes de vieux magazines Photo dans lesquels la sophistication des mannequins de Guy Bourdin ou d'Helmut Newton côtoyaient sans ménagement la boucherie de la guerre du Vietnam. « Ces magazines ont vraiment comptés dans l'éducation de mon regard, plus tard un livre a eu énormément d'impact, Le musée mondial de la photographie, Nouvelles tendances, édité par Bordas. Une photo par auteur et des choix très pertinents. Chaque photo apportait une pierre à la construction d'une façon de voir. Les pages dialoguaient entre elles. J'aurai aimé rencontrer l'auteur pour le remercier. Il y a des choses comme ça qui comptent dans une vie. » Kélixte n'est pas un bavard mais se livre facilement. C'est un faux calme, bouillonnant à l'intérieur, mais très zen en apparence. On sent un homme d'expérience qui fourmille de projets, qui regarde son passé et cherche à en tirer des leçons pour continuer à avancer avec plus d'efficacité.

Syl Atz